



CLASSIQUES
GARNIER

« Avant-propos », in MEERHOFF (Kees), MOISAN (Jean-Claude), MAGNIEN (Michel) (dir.), *Autour de Ramus Le Combat*, p. 7-12

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5652-7.p.0008](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5652-7.p.0008)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2005. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

Après avoir produit un premier collectif intitulé *Autour de Ramus. Texte, théorie, commentaire*, dont l'objectif était de susciter une réflexion sur la pratique humaniste de La Ramée, le Réseau International d'Études Ramistes (RIER) publie aujourd'hui un deuxième recueil, fruit de la collaboration de nombreux collègues, de divers horizons, sur le Combat qu'ont suscité les travaux de Ramus et des ramistes. En France, d'abord, mais aussi en Europe ; du vivant de Ramus, comme après sa mort. Polémiques de diverses natures, suscitées par divers intérêts, au ton souvent acerbe, marquées d'attaques *ad hominem* ou d'un ton plus élevé, lorsque l'on discute de sciences ou de pédagogie, voire de didactique. Le spectre est très large et c'est justement cette dimension que nous invite à considérer Oldrini dans le texte qui ouvre ce recueil. D'ailleurs les contemporains ne s'y étaient pas trompés ; en témoigne l'épithète de Pasquier sur Ramus que cite Catherine Magnien : *Famam totum Ramus dispergit in orbem*.

C'est que sa méthode de lecture, fondée sur une analyse presque « déconstructive », souvent impitoyable, en vue de reconstruire, en synthèse, la théorie ne laissait pas indifférent. D'autant que le ton n'était guère amène, c'est le moins que l'on puisse dire. Les analyses prennent souvent l'allure d'attaques contre les auteurs anciens. Ainsi Cicéron sera accusé d'être un piètre dialecticien, illogique, répétitif (Henderson), Euclide de manquer de rigueur dans l'exposition et de violer les lois de la logique (Oldrini) ; Aristote, envers qui les *Scholæ* témoignent d'un acharnement évident (Robinet), est accusé d'incohérence dans le commentaire posthume de La Ramée sur la *Politique* d'Aristote (Sharratt) où l'on trouve, récurrents, les mots suivants : *captiosus*, *vitiosus* et *calumnia*. Et toujours dans ce texte, Aristote est déclaré superficiel et irresponsable, sans compter le qualificatif d'*intemperate*, remarquable projection qui réjouirait n'importe lequel psychanalyste. Et ce ne sont là que quelques exemples.

Rien d'étonnant que cette irrévérence dérange, non seulement en France, mais aussi dans toute l'Europe. Et les contre-attaques n'ont pas manqué,

d'autant que par cette âpreté du ton à propos des auteurs anciens, inutilement agressive, Ramus se mettait dans son tort. Les répliques ont fusé de partout et elles ne furent pas toujours d'une hauteur angélique. Certains traits font rire : Galland qui pastiche l'union de l'éloquence et de la philosophie en union de la bêtise et du bavardage (Meerhoff). Mais le ton peut devenir plus accablant et Henderson rappelle les gentilleses de Lambin au sujet de Ramus : *seditiosus et turbulentus [...] vel furiosus vel improbus et sceleratus*. Ramus ne sera pas en reste. Au sujet de Galland, il laissera entendre que celui-ci l'attaque pour détourner de sa personne des accusations de malversation (Meerhoff). Même si cette réplique vient plusieurs années après la dispute, elle témoigne que le ton n'est toujours pas redevenu serein et que Ramus a la querelle tenace.

Certains ne le lui pardonneront jamais. Les accusations s'aggraveront, glissant sur le terrain religieux. Le père Perpignien S. J. accuse même Ramus d'accepter la violence physique dans la lutte de l'Université contre certains religieux de son ordre. Et de suggérer que tous les opposants aux jésuites sont des réformés – comme Ramus. Bien sûr cette accusation est « simpliste et fausse » (Giro) et elle fut formulée dans une lettre privée. Mais rien ne se répand plus vite que la calomnie. Elle s'ajoutait à d'autres accusations d'hétérodoxie qui ont abouti à la condamnation de Ramus par le Concile de Trente (Martín Jiménez), sans compter la mort ignominieuse qu'il a subie lors du massacre de la Saint-Barthélemy.

Cette suspicion s'est manifestée d'une manière éclatante en Espagne, comme le démontre Martín Jiménez dans sa description de la lutte de l'Inquisition dans ce pays contre les ramistes ou supposés tels. L'on pourrait insister sur la volonté du pouvoir inquisitorial de retirer des villes universitaires de Valladolid, de Séville et de Salamanque les œuvres de Ramus. L'enquête menée en 1568, à Salamanque, auprès de dix professeurs, est un éloquent exemple et nous nous en tiendrons à celui-ci. Les questions qu'on pose à ces professeurs sont aussi très précises : connaissent-ils Ramus de près ou de loin ? possèdent-ils ses livres ? que pensent-ils de ses idées, particulièrement de ses idées religieuses ? correspondent-ils avec Ramus ou connaissent-ils quelqu'un qui le fasse ? Certains répondront en attaquant Ramus, le traitant entre autres choses d'hérétique et de calviniste ; d'autres, du cercle de Sanctius, dit El Brocense, insisteront pour dire qu'ils se sont intéressés à Ramus pour des raisons scientifiques et non pour des raisons religieuses. Mais le doute, insidieux, persistera et un humaniste comme El Brocense, outre qu'il ne pourra plus

suivre l'évolution de la pensée ramiste, faute d'outils de travail, sera inquiété à nouveau et il subira deux procès inquisitoriaux.

En Angleterre et en Allemagne en revanche, le ton sera souvent moins acrimonieux, surtout lorsque l'on avancera dans le siècle, si bien qu'Oldrini peut qualifier les débats de querelles de famille ; bien sûr certaines attaques, sur le plan religieux, étaient impossibles ; de plus, en Angleterre, les ramistes se font plus tolérants, et en Allemagne, l'influence de Melanchthon, unanimement respecté, a sûrement aidé à élever le débat. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu débat dans les pays germaniques. Pozzo, entre autres, l'a bien démontré, dans son analyse de *Ramus contra Martinum defensus* ; et même si « la controverse peut également être lue comme un dialogue posthume entre Melanchthon, Ramus et Zabarella », l'objectif de Martini était tout de même de revenir à une orthodoxie très aristotélicienne dans l'enseignement de la philosophie, au détriment du ramisme. Également le fait que Galland soit largement inspiré de Melanchthon ne l'a pas nécessairement rendu plus amène (Meerhoff). Mais il est vrai que Galland exerce en France.

Toutes ces querelles peuvent paraître futiles, si on ne regarde que l'intérêt scientifique, sauf quand elles aboutissent à censure, procès et, dans le cas de Ramus, à mort d'homme. Bien évidemment les critiques dépassent aussi la querelle personnelle. Et les intellectuels de la Renaissance n'étaient pas en reste pour se complaire dans des disputes sur des points de doctrine. Henderson, dans un rappel utile, signale certaines de ces querelles. Elles ne concernent pas Ramus seulement. Pour nous en tenir à celui-ci toutefois, notons les répliques à son attaque contre les *auctores* : Turnèbe qui défend vigoureusement Cicéron (Henderson) ; Galland, outre sa défense de Quintilien, blâmera Ramus pour sa tendance à la calomnie, notamment contre Aristote (Meerhoff). On lui reprochera de vouloir réduire la philosophie à la dialectique, qui n'en est que l'instrument, d'être plus proche de Platon que d'Aristote, en un mot de tomber dans le « cryptoplatonisme » (Pozzo) ; d'utiliser une terminologie compliquée, propre à dérouter le novice ; de réduire l'art de l'éloquence à un artifice logique hypersimplifié ou à des statistiques ridicules (Van der Poel au sujet de Turnèbe). Et critique récurrente, de vouloir mêler littérature et philosophie. Parfois la critique déborde ici encore le champ scientifique pour retomber dans les attaques personnelles : on dénie à Ramus toute compétence dans l'étude des textes anciens (Turnèbe chez Van der Poel).

Ces critiques dirigées contre Ramus et les ramistes, énumérées trop rapidement, cachent bien sûr des motifs moins louables. Il est certain que bien des belligérants, en commençant par Ramus lui-même, veulent faire leur marque dans l'institution universitaire. Il y a sans doute la volonté d'occuper sa place. Et l'accusation d'incompétence, dans ce cas, risque d'être la plus destructrice. Elle cherche à atteindre l'adversaire à la source même de son activité, à miner sa crédibilité et à rendre ainsi suspecte toute intervention en faveur d'une réforme des études, par exemple. Ces critiques démontrent également que l'on craint Ramus, plus particulièrement le pédagogue, et l'influence que peut avoir sa méthode d'analyse des textes auprès des professeurs et des étudiants. Charpentier utilisera le sarcasme pour retracer, à travers les sept différentes éditions de sa *Dialectique*, les moindres incohérences (Henderson). Encore plus imagé, Galland affirme « que les gens instruits lisent les bagatelles (*nugæ*) de Ramus non pour en tirer quelque profit, mais comme ils liraient les romans de Rabelais, pour le simple plaisir et la distraction » (Meerhoff). Enfin, faut-il rappeler la condamnation terrible prononcée par un autre lecteur du roi, Gilbert Générard, cinq ans à peine après le massacre de la Saint-Barthélemy :

Pierre de la Ramée a été toujours particulier en quelque art et science qu'il ait mis le nez ; corrupteur et abuseur de la jeunesse, laquelle il dégoûtait des bons auteurs, doctes livres et anciennes disciplines, devant [avant] qu'elle en eût goûté ; *hérétique* aux éléments et langues, écrivant et prononçant, voire en français, monstreuusement et en homme écervelé [...] *hérétique* en grammaire ; *hérétique* en rhétorique, en philosophie et toutes parties d'icelle ; *hérétique* en Euclide, père et fondateur des mathématiques ; *hérétique* en l'art militaire, au livre qu'il a écrit *De militia Cæsaris* [...] Finalement, ce qui est [le] plus déplorable, *hérétique* en théologie, ayant laissé *Commentariorum de religione christiana libros quatuor*, imprimé à Francfort par André Wechel quelque temps après sa mort, auxquels livres il ne convient avec aucun [personne] qui soit sous le ciel...¹

Et pourtant, au-delà d'une polémique facile, il faut bien reconnaître que Ramus, par sa façon d'analyser les textes, a séduit bien des professeurs. Pensons en premier lieu aux humanistes espagnols, dont nous avons déjà

¹ G. Générard, *Oraison funèbre de Pierre Danès*, prononcée à Paris le 29 avril 1577 (orthographe modernisée).

parlé qui, malgré la censure et les dangers, continueront à afficher, même si c'est d'une façon qui se veut discrète et prudente, leur attachement à certains points de la doctrine ramiste (Martín Jiménez). Pensons aussi aux éminents ramistes de toute l'Europe qui utiliseront, non seulement les nombreuses éditions de ses œuvres (Strohm donne des chiffres convaincants sur ces éditions), mais aussi ses approches pédagogiques.

Strohm ouvre justement son article par la description du *Ciceronianus*, édité en 1573, à Bâle, chez Peter Perna. Dès la première page paraît le souci pédagogique ramiste, celui de faire comprendre, tableaux synoptiques à l'appui. Ainsi pour la Bible : Ramus rappellera en effet qu'il est préférable de présenter les *loci* bibliques, non par ordre alphabétique, mais *methodico ordine constructum*. La théologie jouira du même traitement, pour faire toujours référence à Strohm, qui décrit la démarche ramiste : d'abord définition selon les règles : *doctrina bene vivendi*, subdivision ensuite en *doctrina et disciplina*, etc. Cette méthode sera appliquée de plus à la jurisprudence et, en somme, à toutes les disciplines.

Elle ne passera pas inaperçue, c'est le moins qu'on puisse dire. Muret et Lipsius, entre autres, critiqueront Ramus, bien après la mort de celui-ci, il est vrai, au nom d'une plus grande rigueur (Henderson). D'autres, comme Martini, à la fin du siècle, regretteront que Ramus soit plus populaire qu'Aristote auprès des étudiants, parce que plus facile à comprendre. Ces regrets peuvent parfois atteindre un ton pathétique et nous ne pouvons résister à la tentation de citer en traduction française l'extrait que donne Pozzo d'une exhortation de Martini aux étudiants de Helmstedt :

Je vous exhorte, jeunes étudiants en logique, à embrasser l'opinion d'hommes si éminents [Melanchthon et Zabarella], et à cultiver assidûment la philosophie aristotélicienne ; et à être entièrement convaincus que ceux [Beurhaus, Buscher, et Hoddäus] qui s'efforcent de rendre la philosophie d'Aristote suspecte aux jeunes, abusent de leur âge et de leur manque d'expérience, et se comportent comme le renard à la queue mutilée de la fable, qui faisait comme s'il était le seul à ne pas être difforme. Ne pensez pas que la philosophie, ce bien proprement divin, consiste en des puérilités. Or à qui plaît davantage Ramus sinon aux enfants ?

Et même s'il serait vain de parler de victoire ou de défaite, il faut reconnaître que l'influence de Ramus s'est prolongée dans la lutte de Descartes, comme le démontre ici Robinet, après d'autres travaux. Rigolot rappelle également que Ramus a trouvé sa place dans les *Essais*, si ainsi

l'on peut dire. Et, ironie suprême, l'intraitable polémiste que fut Ramus devient le garant posthume de la victoire de Pasquier au sujet de la réforme de l'orthographe, qui, au moment où la lettre est publiée, avait fait long feu. Ramus est donc devenu l'opposant rêvé pour un Pasquier en mal de gloire, comme le démontre finement Catherine Magnien.

Cet avant-propos n'épuise pas ce recueil, loin de là. Il se veut une *cohortatio*, car, outre les réflexions dont nous avons essayé de décrire quelques aspects, il contient de plus des documents qui méritent que l'on s'y attarde, parmi lesquels le commentaire très rare de Ramus sur la *Politique* d'Aristote, dont nous disposons désormais grâce à Peter Sharratt, prend une place à part. Ce qui ne veut pas dire que tout vient d'être dit d'une façon définitive sur les innombrables combats provoqués par Ramus et ses disciples. Nous croyons toutefois, très sincèrement, qu'il s'agit d'un apport important sur cette question.

LES ÉDITEURS¹

¹ Roger Chamberland, alors directeur du Département des littératures de l'Université Laval, avait mis à notre disposition mesdames Lucille Gendron et Marthe Larouche, secrétaires à ce même département. Celles-ci ont généreusement consacré beaucoup de temps à la frappe et à la révision matérielle de ce texte. Nous leur en sommes très reconnaissants.